

# Parfums de mémoire

*Une conte oriental d'Amin Maalouf : quand l'Histoire croise les légendes de la montagne du Liban*

## LE ROCHER DE TANIOS

d'Amin Maalouf.  
Grasset, 281 p., 125 F.

« Quand j'avais cru atteindre le cœur de la vérité, il était fait de légende. » Cette phrase, tout à la fin du roman d'Amin Maalouf, en donne sans doute une des clés – parmi quelques autres, assurément. Nous sommes aux environs de 1830 dans la montagne libanaise, « ma montagne », dit l'auteur, de la même manière qu'il appelle « mon village » le petit fief de Kfaryabda, centre de toute une histoire présentée comme le fruit de recherches persévérantes autour de lieux qui « ont peu changé » de nos jours.

Cette histoire, du reste, n'est-elle pas nourrie des souvenirs recueillis auprès de vieillards survivants d'une autre époque, et de chroniques diverses – celle d'un moine, une autre d'un muletier pénétré de sagesse, les « éphémérides », enfin, d'un pasteur anglais arrivé dans ce lieu perdu pas tout à fait par hasard.

Lecteurs, laissez-vous donc prendre par cette habile construction, mais n'ignorez surtout pas la petite note dans laquelle Amin Maalouf révèle qu'à l'exception d'un épisode authentique – le meurtre d'un patriarche dont l'assassin, réfugié à Chypre, fut ramené par ruse au Liban pour y être exécuté – « tout le reste n'est qu'impure fiction ». Ce qui ne nous empêche pas d'en apprendre très long sur le Liban ; un Liban où l'on voit naître, entre fiefs et familles, des « vengeances successives » qui ne sont pas toutes éteintes aujourd'hui.

Tout commence avec la naissance, dans des conditions que l'on n'éclaircira jamais, du jeune Tanios. Il était l'enfant de la très belle Lamia. Mais fut-ce des œuvres du mari légitime, l'inten-



Assemblée de vieillards dans la montagne du Liban au début du vingtième siècle.

dant Géros, personnage un peu falot, ou de celles du cheikh, le maître et seigneur de Kfaryabda, dont le goût pour les jolies femmes de son fief était notoire ? Une opinion majoritaire, appuyée sur des signes d'affection jamais démentis, penche pour la paternité du cheikh. Mais Tanios ne serait-il pas l'un de ces personnages dont les origines sont et doivent demeurer obscures, qui surgissent un jour comme les instruments du destin pour disparaître plus tard, au faite d'un rocher par exemple, tout aussi mystérieusement ?

Le Destin. Voilà un mot qui offre une seconde clé pour cet étrange récit, et que tend Maalouf lui-même. « Le destin, écrit-il en prétendant citer l'une de ses sources apocryphes, passe et repasse à travers nous comme l'aiguille du cordonnier à travers le cuir qu'il façonne. (...) Le destin dont les redoutables passages ponctuent notre existence et la façonnent. »

Et, pour souligner encore la portée de ces formules, le roman est

divisé non pas en chapitres mais en neuf « passages » dont chacun marque un épisode déterminant dans la vie de Tanios et des siens.

Ce peut être la rencontre d'une jeune femme, apparemment vénale, qui va faire découvrir à Tanios les trésors les plus tendres de l'amour. Ou encore cette « calamiteuse » année 1838 qui commença par un tremblement de terre et vit les villageois supprimer leurs bêtes de somme plutôt que de les livrer aux soldats égyptiens. Car ces « passages » se font le plus souvent dans la douleur, comme celui d'où Tanios émergera, à peine âgé de quinze ans, la chevelure intégralement blanchie.

« Les faits sont périssables »

Nous sommes ici dans l'Orient chrétien, qui offre, par nature, un terrain de prédilection à l'épanouissement de tout un monde de signes, de symboles grâce auxquels une sorte d'humanisme de base, pétri de tolérance, se relie au divin

et noue avec lui de subtiles relations où il serait trop simple de ne voir que des coïncidences. Mais le Liban est alors – déjà – le lieu de confrontation entre des intérêts politiques et diplomatiques divergents, proches – l'Empire ottoman et l'Égypte – ou lointains – principalement l'Angleterre et la France. On imagine le jeu d'intrigues né de ces rivalités. Le destin – encore – voudra que Kfaryabda en devienne le foyer et Tanios l'un des acteurs essentiels. L'un et l'autre en seront aussi les victimes, au profit de « puissances » qui défendent, pas toujours avec le même succès, leurs « clients » respectifs.

Ce contexte historique ne forme toutefois que l'arrière-plan d'une histoire qu'on imaginerait bien commencer, comme les contes d'antan, par « il était une fois... » Car Amin Maalouf est avant tout un merveilleux conteur qui sait par touches délicates créer toute une atmosphère dans laquelle, comme il se doit en Orient, les senteurs, les parfums sont constamment présents pour évoquer les vergers, « la bergamote des jardins abrités », le café qui chauffe sur la braise ou l'« odeur de jacinthe sauvage » qui subsiste après le départ d'une jeune fille. Aussi bien, fait dire l'auteur à l'un de ses personnages, « les faits sont périssables, crois-moi, seule la légende reste, comme l'âme après le corps, ou comme le parfum dans le sillage d'une femme »...

Rien, c'est bien connu, n'est aussi attachant qu'un parfum, rien non plus ne sollicite aussi puissamment la mémoire. C'est sans doute pour cela, essentiellement, que chacun des personnages d'Amin Maalouf s'inscrit dans notre souvenir en des traits aussi vifs.

Alain Jacob